

Les dieux s'ennuient

Francis Taft

Les dieux s'ennuient

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Du même auteur

Mon Petit Éditeur :

Insolite (nouvelles) 2013

Aemi tome 1 2017

Aemi tome 2 2017

Aemi tome 3 2017

Tarak 2018

Les Éditions du Net :

Virnutcya 2014

Retour 1962 devient Indépendance 2018

Métalliques 2017

Moutarde et sopalin 2018

Ter 2019

Edilivre :

Jalac 2017

Apparaissance 2019

Sarnels 1ère partie 2020

Sarnels 2ème partie 2020

Substitution 2021

Personne ne lira 2021

En préparation :

L'Abioïde

Le choix

Thêta 1ère partie Lilly

Thêta 2ème partie Origine

Octopus

Coup de vent ou Le rebelle et la métisse

Gardiens solaires

© Les Éditions du Net, 2023

ISBN : 978-2-312-13181-8

Préambule

La porte se ferma doucement et le jeune homme entra avec précautions dans la pièce assombrie par des volets clos. Il ne voulait pas éveiller le grand malade qui se reposait mais seulement s'assurer que tout allait bien, qu'il n'avait besoin de rien. L'homme était étendu sur un lit en fer, de forme ancienne mais garni d'un matelas confortable. La faible lumière dissimulait les irrégularités d'un papier peint suranné, sali par endroits et usé par le frottement des objets quotidiennement manipulés. Il faisait chaud mais le climatiseur, sorte de grand poêle rond, ronronnait doucement et entretenait une température constante. On sentait la gêne s'infiltrer sous l'appareillage moderne.

Au bruit pourtant faible des pas entendus, l'homme allongé ouvrit les yeux ; ils étaient d'un bleu profond et d'une vivacité étonnante pour quelqu'un qui se mourait :

– C'est toi, Guesser ? Je suis content que tu viennes maintenant. Il y a plusieurs choses dont je voulais te parler.

– Rien ne presse, Papa. Tu pourras en parler quand tu iras mieux.

– C'est parce que je vais mieux que je veux que tu saches. Dans le tiroir du bureau, tu trouveras des clés. Elles ouvrent les étagères où je garde mon fouillis. Dans celui-ci, il y a des cahiers. Ils contiennent le résumé de l'ensemble de mes travaux. Il faut en continuer la synthèse au dépend de l'ordre chronologique où une idée ancienne se trouve abandonnée au profit d'une plus récente. Mettre de l'ordre dans tout cela est trop difficile pour moi. Il faut que ce soit une pensée étrangère à la mienne qui le fasse. Autrement, je vais plonger dans mes souvenirs, m'égarer.

– Tu t'en sors très bien au contraire.

– Pour que tu ne t'embrouilles pas, je te rappelle brièvement le principe général : l'Univers est riche d'interprétations différentes et plausibles. Elles donnent lieu à des descriptions distinctes de la même réalité. Celle que nous voyons dépend de nos sens. Avec des sens dissemblables, nous aurions construit une physique autre décrivant la même vérité. C'est ainsi que le nombre de particules élémentaires que nous utilisons est trop grand. Les familles, je veux bien ; les sous-familles, je ne sais pas, mais toutes ces particules dans un même groupe, non. On raisonne comme si on voulait décrire une vague de la mer en connaissant la trajectoire de chaque molécule d'eau. C'est compliqué et absurde. Pour les particules, c'est pareil. Dans ces conditions, pour continuer à décrire l'Univers que nous connaissons et ne pas aller à des absurdités, il faut compenser par des dimensions supplémentaires par rapport à celles que nous utilisons, le temps y compris. Les détails sont là. La conséquence est qu'il existe une autre vision du même Univers. Si on est dans l'une, on ne peut pas aller dans l'autre sauf pendant un temps très court. On est repoussé dans son Univers habituel. Par contre, on peut répéter l'opération autant de fois que l'on veut. Il n'y a pas de symétrie rigoureuse : un objet de l'autre Univers peut venir chez nous très facilement ce qui n'est pas notre cas. Et si nous voulons y envoyer un objet, là où les perceptions sont différentes, y compris le temps, il faut utiliser un pulsomètre. J'en ai fait le calcul de principe et j'ai commencé à dessiner un modèle. Juste pour voir. Si ça marche, l'objet concerné évoluera dans un temps différent du nôtre avant de revenir. Ce qui aura duré une heure pour nous aura duré une minute pour lui. Je parle en termes généraux, bien sûr, pas en termes exacts.

– Repose-toi, Papa. Tu n'arrêtes pas de parler.

– C'est qu'ici le temps me presse. Tu dois déposer le brevet à ton nom. Je ne sais pas ce que cela donnera mais ça vaut le coup.

– Oui, Papa. Nous en reparlerons demain.

– Demain ?

Les yeux du malade se garnirent brusquement de rosée et deux larmes coulèrent sur le vieux visage.

– Oh ! Papa !

Le jeune homme sentit le chagrin monter en lui en même temps que la peur de perdre la seule famille qui lui restait. Tout en sachant la fin irrémédiablement proche de son père, il ne voulait pas y croire, confiant que l'amour pouvait repousser l'inéluctable. Le vieil homme ouvrit de nouveau les yeux et sa voix retentit, claire :

– N'oublie pas non plus qu'il vaut mieux dire la Providence que le destin quand tu t'adresseras à des gens importants.

– ?

– Tu as fait de bonnes études, mais il faut continuer. Tu es brillant, mais sans les bases, tu prendras un retard considérable que tu ne rattraperas jamais. C'est trop con !

– Papa !

– Suis mon conseil et ensuite décide toi-même de la suite à donner. Je t'ai indiqué l'idée. Je la crois bonne, mais j'ai besoin que quelqu'un poursuive. Si ce n'est pas toi, tire le meilleur parti possible des élucubrations de ton vieux père.

– Papa.

– Je suis un peu à plat avec ce long discours. Viens me faire la bise et laisse-moi me reposer un peu. Je me sens fatigué.

Le jeune homme s'approcha du lit du malade et ils s'étreignirent longuement sans parler. Tous deux s'étaient compris sans les mots. Quelques minutes plus tard, c'est un homme écrasé de chagrin qui prenait le téléphone.

Chapitre 1

La voix s'éleva, véhémence :

– Tu ne sais rien foutre. Et puis, tu n'as rien dans le pantalon !

L'interpelé leva la tête. Ses yeux étaient embués, rougis par la fumée et l'alcool. C'était un homme jeune, aux cheveux châtain, coupés très courts, visiblement pas un habitué de ce genre d'estaminet. D'abord, on voyait bien que ce n'était pas un aguerri : on ne le connaissait pas, il n'avait pas l'assurance tranquille des habitués. Et puis il avait à peine bu qu'il extériorisait déjà tous les symptômes d'une ivresse naissante. Il voulait faire son fier, mais le bistrot, ici, c'était le territoire de Danny. Et on ne la lui faisait pas à Danny. Ce type, on ne savait pas qui il était. Il voulait donner son avis sur tout et apporter la contradiction à Danny ! Chez lui ? Non mais ! C'est qu'il ne se laissait pas faire, le Danny !

– Moi ? Rien dans le pantalon ?

On dirait qu'il allait se laisser ferrer, le mec !

– Ouais ! Tu n'es même pas capable d'emballer une souris et de te la faire aussi sec en sortant d'ici.

La provocation était grossière. Mais le jeune homme n'était plus capable de découvrir le piège médiocre. Son cerveau fatigué, embué, réagissait mal ; seuls les automatismes non encore atteints répondaient avec toutefois un certain retard par rapport à la norme.

– Comment ça ? Tu vas voir. Bien sûr que je suis, que je suis capable.

La querelle avait commencé quand Guesser Traumann avait voulu se mêler à la conversation à laquelle participait Danny. Ce-

lui-ci s'était lancé dans une explication, complètement erronée, des aurores boréales. Guesser n'était pas un spécialiste de ces questions, mais tout de même un scientifique de haut niveau. Il trouvait qu'on ne pouvait pas laisser se propager des erreurs grossières. Tout était parti de là. Guesser était intervenu, avait offert à boire, puis avait expliqué en s'excusant qu'il n'était pas d'accord avec ce qui s'était dit et pourquoi. Danny avait tout de suite senti le danger. Le type avait sûrement raison, mais lui ne pouvait pas perdre la face. Une seule solution, l'amener à commettre une bêtise qui le discréditerait, ainsi, même si l'autre avait raison, Danny sauverait l'honneur. Il avait l'habitude, Danny, il savait y faire. Il dévia la conversation. Et expliqua qu'un ami ne pouvait pas refuser de trinquer avec un autre ami. Guesser n'avait rien d'un habitué des bars ni d'un ivrogne. Il avait passé la porte par désœuvrement. Il se trouvait dans une ville étrangère, loin de chez lui, pour rejoindre un complexe scientifique de l'armée. Il travaillerait comme chef de projet avec un groupe de chercheurs. Il serait incorporé le lendemain. N'ayant rien de spécial à faire, il avait décidé d'aller boire un verre ou deux avant d'aller se coucher. Voilà ! C'était parti comme cela. Simple, non ?

– Alors, reprit Danny d'un ton doux, montre-nous ce que tu sais faire. Fais-nous voir et on te croira. Pour l'instant, tu n'es qu'un vantard impuissant !

– Comment veux-tu que je fasse ? Il n'y a personne ici.

– T'inquiète, mon gars. Je vais te trouver quelqu'un. Viens avec moi.

Guesser, la démarche incertaine mais encore droite suivit son provocateur dans la rue. L'œil exercé de Danny eut vite fait de repérer une proie.

– Tu vois la minette qui s'amène par ici avec son sac. Tu l'emballes et tu lui montres que t'es un mec et pas une gonzesse dégonflée. Nous, on ne bouge pas d'ici, on te laisse faire.

– Et je fais quoi ?

– Tu te débrouilles. C’est ton problème. Va !

Guesser fut propulsé en avant. La silhouette entrevue se précisait et révélait une jeune femme brune, aux yeux noirs, aux cheveux tirés en arrière par un chignon latéral irréprochable. Elle marchait vite mais sans hâte. La courte jupe et les talons relativement hauts ne se prêtaient pas à une fuite rapide.

Guesser la regardait s’approcher, se demandant bien comment il allait s’y prendre. Leurs regards s’accrochèrent de loin et c’est un éclat dans l’œil de la jeune femme qui le décida. Il s’approcha d’elle pour lui parler. Son parfum le frappa comme une masse, chaud, enveloppant, envoûtant. Tout son corps frémit brutalement d’impatience, ses sens se réveillèrent brutalement, ses bras entourèrent la jeune femme :

– Vous sentez bon. Je te veux, tout de suite, maintenant !

Il approcha sa tête celle de la jeune femme pour l’embrasser, mais une violente douleur à la jambe stoppa net son élan. Réalisant avec retard ce qui se passait, il allait réagir quand l’attaque le prit à nouveau en défaut. Ses bras ne se trouvaient plus autour du corps de la jeune fille. Il sentit un heurt, le ciel bascula brutalement et il prit contact avec le sol. La douleur lui arracha un cri. La clé au bras le mit face contre terre, le nez dans le ruisseau pendant qu’une douleur intolérable s’irradiait dans son corps. Son cerveau ne supporta pas toutes ces informations convergentes. Il déconnecta et Guesser partit vers l’oubli. Il était évanoui et son corps reposait à plat sur la chaussée. Le réveil fut tonique : un seau d’au froide sur la figure. Guesser remua, se tortilla et finit par ouvrir les yeux. La jeune femme le contemplait. Danny et ses copains étaient rentrés dans le bar. Ils n’avaient rien vu, n’étaient pas au courant.

Quand elle se rendit compte que son adversaire n’était pas en danger et qu’il était devenu inoffensif, elle se détourna et partit. Guesser se retrouvait tout seul, trempé et en pleine nuit. Il réussit à se lever et clopin-clopat, il gagna son hôtel.

La nuit fut reposante mais courte. Guesser se sentait un peu vaseux et parfaitement honteux de sa conduite de la veille. La

douche lui remit les idées en place avec quelques bonnes résolutions à côté. Il était sept heures trente quand il quitta son hôtel avec un maigre bagage, le strict nécessaire pour voyager. Le taxi le conduisit au bord du mur de la caserne :

– Je ne vais pas plus loin, dit le chauffeur. Je n'ai pas le droit de rentrer et c'est mal commode pour tourner. Si vous m'aviez donné l'entrée principale, cela aurait été différent. Ici, ça fait coupe-gorge.

– J'espère que non, répondit Guesser qui se souvenait de son aventure d'hier soir.

La porte était étroite, la sentinelle tatillonne. Mais après plusieurs minutes de questions, de papiers montrés, de coups de téléphone échangés, on finit par l'admettre :

– Suivez le caporal. Il va vous emmener au bureau du Commandant qui va vous recevoir. Ensuite, une autre personne vous prendra en charge pour vous montrer ce que vous devez savoir. Des questions ?

– Oui, répondit Guesser. Je voudrais...

– Je ne suis pas autorisé à vous répondre. Posez-les directement au Commandant. Le caporal vous attend.

– Merci, dit Guesser.

Le militaire ne répondit pas mais regardait avec curiosité ce nouveau civil qui allait avoir accès au lieu le plus secret du camp, le plus fermé et le plus isolé. Ceux qui travaillaient là n'avaient pas le droit de sortir comme ils voulaient, ne pouvaient pas se rendre dans toute la base. Celle-ci s'étendait sur plus de deux cent vingt hectares. Pourtant elle ne comprenait aucun terrain de manœuvre ni d'entraînement. Il s'agissait d'une sorte de quadrilatère irrégulier d'environ un kilomètre et demi de côté, et qui abritait de nombreux bâtiments bas mais aussi des caves profondes et tout ce qui pouvait avoir un rapport avec la vie militaire : cour d'honneur pour revues, prises d'armes et défilés, garages, parkings, blocs alimentaires, caserne pour la troupe, terrains de sports pour officiers, terrains de sports pour la troupe, cuisines séparées pour hommes de troupes et

sous officiers, mess, etc., sans oublier les salles de prières et autres chapelles, prison et hôpital. Tout ceci remplissait bien les deux cent vingt hectares et encore, l'ensemble du personnel trouvait-il à l'étroit, en particulier les officiers qui travaillaient au CIRSAM¹.

La base abritait environ un millier d'hommes et de femmes plus les chercheurs dont le nombre était tenu secret, mais qui ne dépassait pas la centaine. Une des caractéristiques tenait au fait que beaucoup de bâtiments abritant les différents services étaient en fait des sortes de mobile-homes arrangés pour la circonstance, mais que l'on pouvait très facilement déplacer d'un lieu à un autre. Seul le « labo », bâtiment central était en dur. Il dominait les autres. Construit en briques rouges, quelques rares ouvertures éclairaient les bureaux d'étude. Les vitres étaient doubles, recouvertes d'une protection contre le soleil. Pratiquement il était impossible de voir ce qui se passait à l'intérieur. Les verres étant chauffés, les infrarouges donnaient une image super lumineuse qui interdisait toute vision de l'intérieur. La hauteur du bâtiment surprenait, presque une tour (soixante mètres). Ce que l'on savait moins, c'est qu'il y avait au moins deux fois autant dans le sol. Un travail gigantesque. Les déblais avaient servi à la construction d'un mur d'enceinte à la Vauban, en pente douce et relativement élevé, engazonné pour faire joli dans le paysage. Cette caserne, un centre d'études, ressemblait fort à un complexe universitaire, sauf que ce n'étaient pas des étudiants qui y vivaient. Enfin, très peu !

La Commandante Hélène Riley de Arsegonvar rendit son salut au caporal et franchit la porte de son bureau. Il se trouvait à l'avant dernier étage, au dix-neuvième, mais on ne comptait pas dix-neuf hauteurs de fenêtres, il n'y en avait qu'une sur trois. Impossibles à ouvrir, bien sûr, munies de stores et de rideaux sombres. On trouvait dans ce grand bureau une machine à projection avec écran escamotable, coin salon avec tables basses, canapé et fauteuils, petit bar, ordinateurs, combiné radio-télé connecté à

1. Centre d'Informatique et de Recherches Scientifiques des Applications Militaires.